

Vers une épistémologie de la complexité : enjeux et perspectives interdisciplinaires dans la recherche en sciences humaines

Toward an Epistemology of Complexity: Challenges and Interdisciplinary Perspectives in Research in the Humanities

RAZMI Khaoula

Chercheure

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Moulay Ismail

Le laboratoire littérature, Communication et Traduction

Maroc

FALLOUS Ali

Enseignant-chercheur

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Moulay Ismail

Le laboratoire littérature, Communication et Traduction

Maroc

Date de soumission : 18/03/2026

Date d'acceptation : 10/05/2026

Pour citer cet article :

RAZMI. K. & FALLOUS. A. (2026). « Vers une épistémologie de la complexité : enjeux et perspectives interdisciplinaires dans la recherche en sciences humaines ». Revue Internationale du chercheur « Volume 7 : Numéro 2 » pp : 366-379.

Résumé

Cet article interroge les fondements et les enjeux d'une épistémologie de la complexité dans les sciences humaines et sociales. En dépassant la dichotomie entre objectivité scientifique et interprétation du sens, il propose de repenser la production du savoir à la lumière des apports de Kuhn, Morin, Foucault, Bourdieu et Piaget. La crise du positivisme y apparaît comme le point de départ d'une redéfinition de la rationalité scientifique autour de trois axes : la reconnaissance de la complexité du réel, l'ouverture interdisciplinaire et la réflexivité du chercheur. L'article soutient que l'interdisciplinarité, entendue comme interaction et hybridation des cadres conceptuels, constitue le fondement d'une nouvelle rationalité dialogique, capable d'articuler rigueur, pluralité et conscience critique. Cette approche renouvelle les conditions méthodologiques et éthiques de la recherche en SHS, en affirmant la nécessité d'un savoir à la fois rigoureux, réflexif et ouvert à la diversité des réalités humaines.

Mots clés : Épistémologie de la complexité, Interdisciplinarité, Réflexivité scientifique, Sciences humaines et sociales (SHS), Rationalité dialogique, Pensée critique.

Abstract

This article examines the foundations and challenges of an epistemology of complexity within the humanities and social sciences. Moving beyond the dichotomy between scientific objectivity and the interpretation of meaning, it seeks to rethink the production of knowledge in light of the contributions of Kuhn, Morin, Foucault, Bourdieu, and Piaget. The crisis of positivism is presented as the starting point for a redefinition of scientific rationality around three key dimensions: the recognition of the complexity of reality, interdisciplinary openness, and researcher reflexivity. The article argues that interdisciplinarity—understood as interaction and hybridization of conceptual frameworks—forms the basis of a new dialogical rationality capable of articulating rigor, plurality, and critical awareness. This approach redefines the methodological and ethical conditions of research in the humanities and social sciences, emphasizing the need for knowledge that is both rigorous, reflexive, and open to the diversity of human realities.

Keywords : Epistemology of complexity, Interdisciplinarity, Scientific reflexivity, Humanities and social sciences, Dialogical rationality, Critical thinking.

Introduction

Depuis plusieurs décennies, la recherche en sciences humaines et sociales occupe une position charnière dans le champ du savoir. Ni strictement empirique ni entièrement spéculative, elle se situe à la croisée de la rigueur scientifique et de la pluralité interprétative. Cette spécificité épistémologique, qui fait sa richesse autant que sa fragilité, s'inscrit dans une tension constante entre la quête de validité scientifique et la reconnaissance de la complexité du réel humain. C'est dans cette tension que se joue aujourd'hui le renouvellement des fondements méthodologiques et conceptuels des sciences humaines.

La crise des paradigmes positivistes au XX^e siècle, relayée par les grandes révolutions intellectuelles — linguistique, structuraliste, herméneutique, critique — a profondément transformé la conception même du savoir. La connaissance n'apparaît plus comme un reflet objectif du monde, mais comme une construction située, historiquement et culturellement déterminée. Selon Thomas KUHN « tout champ scientifique évolue par « révolutions paradigmatiques » qui modifient la structure du savoir et la manière dont il est produit ». Dans les sciences humaines, cette dynamique se traduit par un déplacement du regard : l'objet d'étude cesse d'être isolé du sujet connaissant pour devenir le lieu d'un dialogue entre interprétation, contexte et expérience. (Kuhn, 1972)

C'est dans ce cadre que l'épistémologie de la complexité, développée notamment par Edgar MORIN, s'impose comme une grille de lecture féconde. Elle reconnaît l'imbrication des niveaux de réalité, la multiplicité des logiques et l'incertitude inhérente à tout processus cognitif. Loin de prôner le relativisme, cette approche propose une rationalité ouverte, capable d'articuler le divers sans le réduire. Comme le souligne MORIN, « la pensée complexe refuse la mutilation du réel par la simplification ». Dans les sciences humaines, cette position épistémologique invite à dépasser les oppositions binaires — objectivité/subjectivité, science/littérature, empirisme/théorie — pour penser les phénomènes humains dans leur globalité et leur interconnexion. (Morin, 1986)

Or, cette exigence de complexité conduit nécessairement à l'interdisciplinarité, qui se présente non plus comme un simple croisement de disciplines mais comme un principe structurant du savoir. L'interdisciplinarité permet de faire dialoguer les cadres conceptuels, de confronter les méthodes et d'intégrer les perspectives. Elle se distingue de la juxtaposition additive par une véritable hybridation cognitive. Comme l'a écrit PIAGET « l'interdisciplinarité correspond à une interaction entre disciplines qui peut aller jusqu'à l'intégration mutuelle de leurs concepts

fondamentaux ». Dans le champ des études littéraires et artistiques, cette ouverture méthodologique se traduit par la mobilisation d'outils issus de la sociologie, de la philosophie, de la psychanalyse ou encore des sciences cognitives, afin de saisir les dimensions multiples du fait culturel. (Piaget, 1972)

Cependant, l'élargissement des cadres de savoir pose des questions épistémologiques majeures : comment articuler rigueur disciplinaire et fertilité interdisciplinaire ? Quelles sont les conditions de possibilité d'un discours scientifique qui assume sa complexité sans renoncer à ses exigences de cohérence ? Et surtout, comment penser le rôle du chercheur lui-même dans cette configuration mouvante du savoir ? Ces interrogations renvoient à la réflexivité comme dimension constitutive de la recherche contemporaine. Pour Pierre BOURDIEU, la réflexivité est un impératif scientifique : elle oblige le chercheur à interroger les conditions sociales et symboliques de sa propre production de savoir.

Ainsi, la recherche en sciences humaines se situe aujourd'hui au croisement de trois dynamiques essentielles : une réévaluation de ses fondements épistémologiques, une ouverture interdisciplinaire et une prise de conscience réflexive de ses propres pratiques.

C'est à la lumière de ces trois dimensions que cet article se propose d'examiner les enjeux et perspectives d'une épistémologie de la complexité dans la recherche en sciences humaines. Nous avancerons l'hypothèse selon laquelle l'interdisciplinarité, articulée à la réflexivité du chercheur, constitue le fondement d'une nouvelle rationalité scientifique : une rationalité dialogique, consciente des conditions de production du savoir et capable d'en assumer la pluralité.

Dans cette optique, l'étude s'organise autour de trois questions directrices : comment la pensée de la complexité redéfinit-elle la scientificité en SHS ? En quoi l'interdisciplinarité constitue-t-elle une réponse méthodologique à la fragmentation des savoirs ? Enfin, comment la réflexivité permet-elle de maintenir les exigences de rigueur, de critique et de responsabilité dans la production du savoir ?

Sur le plan méthodologique, notre démarche relève d'une revue théorique à visée critique. Elle consiste en une analyse conceptuelle comparée des principaux cadres épistémologiques et méthodologiques ayant marqué les SHS depuis le XX^e siècle. Le choix des auteurs mobilisés — Kuhn, Morin, Foucault, Bourdieu, Piaget, auxquels s'ajoutent Ricœur, Habermas, Latour et Nicolae — se justifie par leur contribution à trois dimensions centrales de notre réflexion : la critique du positivisme, l'intelligibilité de la complexité et la réflexivité de la production

scientifique. Cette grille de lecture permet d'identifier les convergences, les tensions et les prolongements méthodologiques associés à une épistémologie de la complexité.

L'article se déploiera en trois temps. Dans une première partie, nous reviendrons sur les fondements épistémologiques des sciences humaines, en mettant en évidence leurs spécificités et leurs tensions internes. La deuxième partie examinera le rôle de l'interdisciplinarité comme horizon de renouvellement méthodologique et cognitif. Enfin, la troisième partie proposera une réflexion sur les conditions d'émergence d'une épistémologie réflexive et critique, à même de penser la production du savoir comme un processus à la fois scientifique, éthique et social.

1. Les fondements épistémologiques des sciences humaines

L'histoire des sciences humaines est marquée par une tension constante entre le désir de scientificité et la reconnaissance de la singularité de l'humain comme objet d'étude. En effet, dès leur émergence au XIX^e siècle, ces disciplines ont cherché à s'affirmer dans un champ intellectuel dominé par les sciences dites « dures », c'est-à-dire fondées sur l'observation, la mesure et la causalité. Or, la spécificité de leur objet — la parole, les représentations, les institutions, les pratiques sociales — impose des démarches où l'interprétation et le sens occupent une place centrale. C'est pourquoi l'épistémologie des sciences humaines repose sur un questionnement continu des conditions mêmes de la connaissance : comment comprendre l'humain sans le réduire à des modèles explicatifs mécaniques, mais sans non plus renoncer à l'exigence de rigueur intellectuelle ?

1.1. La double filiation : entre explication et compréhension

Le débat fondateur qui structure les sciences humaines est celui, classique, de la distinction entre expliquer et comprendre. Formulée notamment par Wilhelm DILTHEY, cette opposition distingue les sciences de la nature, orientées vers l'explication causale des phénomènes, des sciences de l'esprit, centrées sur la compréhension du sens des actions humaines. Cette distinction n'a cessé d'alimenter la réflexion épistémologique, car elle introduit l'idée que la connaissance de l'humain suppose une approche herméneutique — c'est-à-dire une interprétation du sens plutôt qu'une simple description des faits.

Dans cette perspective, le chercheur n'est pas un observateur neutre, mais un interprète. Le sens d'un acte, d'un texte ou d'un discours n'est jamais immédiatement donné ; il est reconstruit dans le cadre d'un horizon historique et culturel partagé. Cette posture herméneutique, reprise par Gadamer dans *Vérité et méthode*, repose sur le principe de la « fusion des horizons » :

comprendre, c'est confronter la perspective du chercheur à celle du texte ou de l'objet, dans un dialogue où se produit le sens.

Ainsi, la scientificité des sciences humaines ne peut se mesurer à l'aune de la reproductibilité expérimentale, mais à la cohérence et à la pertinence de l'interprétation. Loin d'être un signe de faiblesse, cette subjectivité assumée devient une condition de la connaissance. Comme le rappelle Paul RICOEUR, « il n'y a pas de compréhension sans précompréhension », car toute lecture du monde s'inscrit dans une tradition interprétative préexistante. (Ricoeur, 1986)

1.2. La crise du positivisme et la redéfinition de la scientificité

Au tournant du XX^e siècle, la montée du positivisme, hérité de Auguste COMTE, a exercé une influence considérable sur les sciences humaines naissantes. Le projet consistait à appliquer aux faits sociaux les méthodes rigoureuses des sciences de la nature, dans une visée de prédictibilité et d'universalité. Cette ambition est notamment incarnée par Émile DURKHEIM, qui affirmait « les faits sociaux doivent être traités comme des choses ». Cette approche a permis de conférer une légitimité scientifique aux sciences sociales, mais elle a aussi introduit une tension durable : comment étudier des phénomènes porteurs de sens et de liberté avec des outils issus de la causalité mécanique ? (Durkheim, 1895)

La critique du positivisme s'est rapidement imposée. Les penseurs du XX^e siècle, de Max WEBER à Michel FOUCAULT, ont souligné que la neutralité scientifique est une illusion et que toute connaissance s'inscrit dans des cadres historiques, sociaux et symboliques déterminés. Weber propose ainsi la notion de *Verstehen*, ou compréhension compréhensive, qui reconnaît la dimension signifiante des actions humaines. Pour lui, la science ne peut prétendre à une objectivité absolue, mais à une objectivité méthodologique fondée sur la rigueur des procédures d'analyse.

FOUCAULT, pour sa part, déconstruit le mythe d'une raison universelle en montrant que tout savoir est traversé par des rapports de pouvoir. Dans *L'archéologie du savoir*, il affirme que « le savoir n'est pas fait pour comprendre, il est fait pour trancher », signifiant ainsi que la production du savoir est inséparable des structures institutionnelles et discursives qui l'autorisent. La scientificité devient alors une construction historique, dépendante de régimes de vérité situés. (Foucault, 1969)

Ces évolutions ont conduit à repenser la science non plus comme accumulation de certitudes, mais comme processus de questionnement. Comme le note Gaston BACHELARD, « le réel n'est jamais ce qu'on pourrait croire, mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser ». La

connaissance est dès lors conçue comme un dépassement continu de l'opinion et des évidences. (Bachelard, 1938)

1.3. L'émergence de la complexité : une nouvelle rationalité scientifique

Les sciences humaines contemporaines trouvent dans la pensée de la complexité un cadre épistémologique capable d'unifier leurs démarches sans les uniformiser. Selon Edgar MORIN, la complexité n'est pas la complication, mais « l'articulation entre l'un et le multiple, entre l'ordre et le désordre ». Elle implique de concevoir la connaissance comme un réseau de relations, où les phénomènes ne peuvent être compris isolément, mais seulement dans leurs interactions dynamiques. (Morin, 1990)

Cette conception a des conséquences directes sur la méthodologie : elle invite à refuser la réduction analytique et à privilégier les approches systémiques, contextuelles et interdisciplinaires. Le chercheur en SHS ne peut plus se contenter d'une seule grille de lecture ; il doit mobiliser des cadres variés pour saisir les multiples dimensions du réel.

De ce point de vue, la complexité est aussi une éthique du savoir. Elle suppose une humilité cognitive : reconnaître les limites de nos modèles, l'incertitude de nos interprétations et la partialité de nos points de vue. Comme le résume Morin, « toute connaissance est à la fois traduction et reconstruction ». La vérité scientifique en SHS ne réside donc pas dans la certitude, mais dans la capacité à penser les liens, les contextes et les contradictions. (Morin, 1999)

Ainsi, les fondements épistémologiques des sciences humaines se redéfinissent autour de trois principes essentiels : la reconnaissance du sens comme objet légitime de la science, la critique du positivisme et la valorisation de l'interprétation, l'adoption d'une rationalité complexe et réflexive, ouverte à l'interdisciplinarité.

Ces principes permettent d'affirmer la spécificité de la démarche en SHS : une science de la signification, consciente de ses conditions historiques et soucieuse de relier, plutôt que de séparer.

2. L'interdisciplinarité comme horizon méthodologique

La complexité du réel humain impose aujourd'hui de dépasser les frontières disciplinaires pour construire une connaissance plus globale et plus nuancée. L'interdisciplinarité, loin d'être une simple rhétorique universitaire, constitue désormais une exigence épistémologique : elle répond à la fragmentation croissante des savoirs et à la nécessité de comprendre les phénomènes dans leur totalité. Comme le souligne Jean PIAGET « l'interdisciplinarité naît du besoin de coordination entre disciplines voisines, lorsque les problèmes excèdent les cadres particuliers

». Cette dynamique, loin d'affaiblir les sciences humaines, les renforce en favorisant la circulation des concepts, la mise en dialogue des méthodes et la recomposition des paradigmes. (Piaget, 1972)

2.1. Définir l'interdisciplinarité : du dialogue à l'intégration

Le terme *interdisciplinarité* recouvre un ensemble de pratiques dont l'intensité varie. On distingue classiquement la pluridisciplinarité, qui juxtapose des approches différentes sur un même objet, de l'interdisciplinarité, qui cherche à croiser les cadres conceptuels, et de la transdisciplinarité, qui vise à construire des modèles théoriques communs. Dans les sciences humaines, cette dernière forme reste rare, tant les traditions méthodologiques y sont ancrées. Mais l'interdisciplinarité, entendue comme échange et hybridation, s'y développe de manière féconde.

Cette ouverture ne se limite pas à une addition de points de vue : elle suppose une véritable interaction cognitive. Julie THOMASSET insiste sur ce point en affirmant que l'interdisciplinarité exige non seulement le partage d'un objet, mais la reconnaissance mutuelle de la validité des outils et des langages employés. En d'autres termes, elle implique un travail de traduction conceptuelle, une négociation entre les cadres interprétatifs, voire une reformulation des problématiques.

Dans le champ des études littéraires, par exemple, l'approche sociocritique a intégré les outils de la sociologie (Bourdieu), de l'histoire (Chartier) et de la linguistique (Bakhtine) pour renouveler l'analyse du texte et de sa production sociale. De même, l'histoire de l'art a su emprunter à l'anthropologie et à la sémiologie pour penser la fonction culturelle de l'image. Ces croisements disciplinaires ne constituent pas des emprunts opportunistes, mais des déplacements méthodologiques structurants.

2.2. L'interdisciplinarité comme réponse à la complexité du réel

Le recours à l'interdisciplinarité se justifie d'abord par la nature même de son objet : l'humain est un être complexe, inséparable de ses dimensions biologiques, psychologiques, sociales, symboliques et culturelles. Aucune discipline ne peut, à elle seule, rendre compte de cette pluralité. L'interdisciplinarité devient ainsi une méthode d'ajustement du savoir à son objet.

Edgar MORIN (1990) rappelle que « la complexité appelle une connaissance qui relie ». En d'autres termes, comprendre l'humain, c'est relier des niveaux d'analyse hétérogènes sans les réduire les uns aux autres. Cette idée trouve une application concrète dans la recherche contemporaine, où les frontières entre sciences humaines, sociales et cognitives deviennent de

plus en plus poreuses : les études littéraires dialoguent avec la psychologie cognitive, la sociologie se nourrit de l'anthropologie, la philosophie se confronte à l'esthétique et aux neurosciences. (Morin, 1990)

Cependant, cette complexité n'implique pas la dissolution des disciplines. L'interdisciplinarité n'est pas une négation des savoirs constitués, mais leur articulation critique. Elle suppose que chaque champ conserve ses méthodes, tout en acceptant la confrontation avec d'autres épistémologies. Comme le note BASARAB NICOLESCU , « la transgression des frontières disciplinaires n'a de sens que si elle s'accompagne d'une rigueur accrue dans la définition de ses objets et de ses langages ». Autrement dit, la pluralité méthodologique ne doit pas conduire au relativisme, mais à une rigueur partagée. (Nicolescu, 1996)

2.3. Les enjeux épistémologiques de la rencontre entre disciplines

L'interdisciplinarité ne se réduit pas à une méthode ; elle implique une transformation profonde de la conception du savoir. Elle remet en cause la hiérarchie des disciplines héritée du positivisme et propose une épistémologie fondée sur la circulation et la réciprocité. Dans cette perspective, la science n'est plus envisagée comme une pyramide de connaissances, mais comme un réseau dynamique de relations.

Cette reconfiguration du savoir a des implications majeures. D'une part, elle introduit une démocratisation épistémique, où aucune discipline ne détient le monopole de la vérité, mais où chacune contribue à l'élucidation partielle du réel. D'autre part, elle valorise la plasticité cognitive du chercheur, appelé à adopter des postures multiples. Comme l'explique Dominique VINCK le chercheur interdisciplinaire est un traducteur, un passeur de concepts, un médiateur entre des mondes de pensée différents.

Dans le contexte universitaire contemporain, cette mutation se manifeste par la création de programmes de recherche transversaux (sciences du langage, études culturelles, humanités numériques), qui traduisent une volonté institutionnelle de décloisonner les champs. Les humanités numériques, par exemple, constituent un paradigme exemplaire de cette intégration : elles associent les méthodes computationnelles à la critique textuelle et historique, redéfinissant ainsi la nature même de la recherche en SHS.

Mais cette ouverture comporte aussi des risques : dilution des cadres théoriques, perte de légitimité disciplinaire, instrumentalisation technologique. Ces tensions rappellent que l'interdisciplinarité n'est pas un idéal consensuel, mais un champ de négociation

épistémologique. Elle appelle un équilibre délicat entre l'unité du savoir et la diversité des approches.

2.4. L'interdisciplinarité et la construction du sujet-chercheur

Enfin, l'interdisciplinarité ne transforme pas seulement les objets de recherche ; elle redéfinit le rôle du chercheur lui-même. Celui-ci n'est plus un spécialiste enfermé dans une seule tradition méthodologique, mais un acteur réflexif de la circulation du savoir. Comme le suggère Pierre BOURDIEU, toute pratique scientifique implique une position dans un champ, et la conscience de cette position conditionne la validité du travail intellectuel.

L'interdisciplinarité favorise ainsi une posture critique : elle oblige le chercheur à prendre conscience de ses présupposés, de ses outils et de leurs limites. Ce déplacement du regard correspond à ce que Michel FOUCAULT nommait le décentrement du sujet, c'est-à-dire la capacité à se penser soi-même comme produit des discours et des institutions du savoir.

En ce sens, l'interdisciplinarité n'est pas seulement un instrument méthodologique, mais un exercice d'autoréflexivité scientifique. Elle permet au chercheur de situer son discours dans un espace épistémique partagé, d'assumer la partialité de son point de vue tout en contribuant à un savoir collectif.

3. Vers une épistémologie réflexive et critique

Si la complexité et l'interdisciplinarité redéfinissent les contours de la recherche en sciences humaines, elles imposent également une exigence nouvelle : celle de la réflexivité. La connaissance n'est plus seulement un moyen de décrire le monde ; elle devient un espace où s'interrogent les conditions mêmes de sa production. Dans cette perspective, la recherche ne se limite plus à la construction d'objets, mais inclut une interrogation sur les modes de pensée, les outils et les discours qui les façonnent.

3.1. La réflexivité comme principe méthodologique

L'épistémologie réflexive invite le chercheur à se considérer comme acteur et produit de son champ scientifique. Elle suppose que toute pratique de recherche soit accompagnée d'un retour critique sur ses fondements. Selon Pierre BOURDIEU la réflexivité est la condition d'une objectivité scientifique véritable, non pas parce qu'elle abolit les biais, mais parce qu'elle les rend visibles.

Dans le contexte des sciences humaines, cette exigence est particulièrement forte : le chercheur n'étudie pas un objet extérieur, mais une réalité dont il fait partie. La subjectivité, loin d'être un obstacle, devient une donnée à intégrer et à maîtriser. Cette reconnaissance de la position du chercheur permet d'échapper à l'illusion positiviste d'une neutralité absolue, tout en évitant le relativisme d'un savoir purement subjectif.

Ainsi, la réflexivité n'est pas une confession personnelle, mais une analyse méthodologique des conditions de production du discours scientifique. Elle engage une mise à distance des catégories, des traditions disciplinaires et des paradigmes qui orientent la recherche. En cela, elle prolonge la dynamique interdisciplinaire : comprendre comment les savoirs se construisent, se transmettent et se transforment dans le dialogue entre disciplines.

3.2. Les apports de la pensée critique à la recherche contemporaine

L'épistémologie réflexive trouve dans la pensée critique – de Michel FOUCAULT, Jürgen HABERMAS ou Hannah ARENDT – une filiation intellectuelle essentielle. Tous ont mis en lumière la dimension politique du savoir : la connaissance n'est jamais neutre, elle s'inscrit dans des rapports de pouvoir, des institutions et des contextes historiques précis.

Pour Michel FOUCAULT tout savoir est traversé par les stratégies du pouvoir. Cette perspective implique que la recherche scientifique, loin d'être un pur exercice de rationalité, participe à la construction de normes et de vérités sociales. L'épistémologie réflexive consiste alors à interroger ces mécanismes d'autorité, à dévoiler les conditions discursives de ce que l'on appelle « savoir ».

De même, Jürgen HABERMAS affirme que la science doit s'orienter vers une rationalité communicationnelle, c'est-à-dire une pratique du savoir fondée sur le dialogue et la compréhension mutuelle, non sur la domination. Cette approche résonne particulièrement avec l'interdisciplinarité : la construction du savoir collectif suppose la reconnaissance de la pluralité des voix, des perspectives et des contextes.

Enfin, la pensée d'Hannah ARENDT rappelle que toute activité intellectuelle s'inscrit dans un espace public de parole et de responsabilité. La recherche en sciences humaines, par sa vocation critique, ne saurait se réduire à une simple accumulation de données : elle engage une éthique du sens, une réflexion sur le rôle du chercheur dans la cité.

3.3. Les enjeux contemporains de la réflexivité scientifique

Aujourd'hui, à l'heure des mutations technologiques, de la mondialisation des savoirs et de la montée des humanités numériques, la question de la réflexivité se pose avec une acuité

renouvelée. L'accès massif aux données, la circulation accélérée de l'information et la médiatisation du discours scientifique modifient profondément la manière dont la recherche se conçoit et se communique.

Dans ce contexte, les débats sur les humanités numériques, la science ouverte et la circulation internationale des savoirs montrent que la réflexivité doit également porter sur les médiations techniques, les dispositifs d'accès aux données et les effets institutionnels de la visibilité scientifique. La complexité du savoir contemporain ne concerne donc pas seulement les objets étudiés, mais aussi les infrastructures intellectuelles et numériques qui rendent la recherche possible.

Les chercheurs doivent désormais réfléchir non seulement à ce qu'ils produisent, mais aussi à la manière dont cette production circule et agit dans la société. Cette situation renforce la nécessité d'une épistémologie critique, capable de penser les conditions socio-techniques de la connaissance. Bruno LATOUR souligne que la science n'est pas au-dessus du monde, elle en fait partie, et c'est de cette appartenance qu'elle tire sa force.

Dans cette optique, la réflexivité n'est plus un supplément de conscience, mais une composante intégrée du travail scientifique. Elle conduit à concevoir la recherche comme un processus dialogique, où le savoir se construit par interactions, révisions et reformulations permanentes.

Ainsi, l'épistémologie réflexive ne vise pas à produire un savoir définitif, mais à maintenir vivante la question de la connaissance elle-même. Elle constitue, en ce sens, le cœur éthique et critique des sciences humaines contemporaines.

Conclusion

La recherche en sciences humaines, loin d'être un champ homogène, se définit par la pluralité de ses objets, de ses méthodes et de ses cadres épistémiques. L'exploration de la complexité du réel a conduit à l'émergence d'approches interdisciplinaires, où la circulation des concepts et des modèles ouvre de nouvelles perspectives de compréhension. Cependant, cette ouverture n'a de sens que si elle s'accompagne d'une réflexion sur les conditions mêmes de la production du savoir.

L'épistémologie de la complexité, telle que l'a formulée Edgar MORIN, appelle une connaissance capable de relier ce qui est séparé. L'interdisciplinarité, dans cette perspective, n'est pas une mode méthodologique, mais une réponse à la fragmentation du savoir et à la nécessité de penser le réel dans sa globalité. Elle offre un espace de dialogue entre les disciplines, favorisant la co-construction d'un savoir critique, ouvert et évolutif.



Enfin, la réflexivité, en tant que principe méthodologique et éthique, confère à la recherche en sciences humaines sa profondeur critique. Elle transforme la pratique scientifique en un lieu d'interrogation permanente, où l'on cherche non seulement à comprendre le monde, mais aussi à comprendre les conditions de cette compréhension.

Ainsi se dessine une science humaine du XXI^e siècle : ouverte, interconnectée et consciente d'elle-même, où la rigueur méthodologique s'allie à la responsabilité intellectuelle. L'épistémologie n'y est plus un simple discours sur la science, mais une pratique vivante du savoir, au service d'une compréhension toujours inachevée de l'humain.

BIBLIOGRAPHIE

- ARENDRT Hannah (1972), *La crise de la culture*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU Pierre (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d’agir.
- FOUCAULT Michel (1969), *L’archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel (1971), *L’ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- HABERMAS Jürgen (1987), *Théorie de l’agir communicationnel*, Paris, Fayard.
- LATOUR Bruno (2005), *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- MORIN Edgar (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil.
- NICOLESCU Basarab (1996), *La transdisciplinarité : manifeste*, Monaco, Éditions du Rocher.
- PIAGET Jean (1972), *Épistémologie des relations interdisciplinaires*, Paris, OCDE.
- THOMASSET Julie (2018), « L’interdisciplinarité comme posture scientifique », *Revue des sciences humaines*, n° 331, p. 45-60.
- VINCK Dominique (2012), *Les objets intermédiaires dans la recherche scientifique*, Paris, Hermès-Lavoisier.

<https://revuebelge.com/index.php/accueil/fr>

<https://revuefrancophone.fr/index.php/home>